



Souvenirs de Melanie Klein: entretien avec Hanna Segal

Nous tenons à remercier le Melanie Klein Trust et John Steiner de nous avoir autorisée à traduire et publier en ligne cet entretien avec Hanna Segal.

Née en Pologne en 1918, Hanna Segal a été psychanalysée par Melanie Klein elle-même. Hanna Segal, qui est décédée en 2011, a été l'un des penseurs et des écrivains contemporains les plus remarquables dans la tradition kleinienne. Elle est réputée tant pour ses exposés vivants et clairs de la pensée kleinienne que pour ses contributions personnelles déterminantes à la psychanalyse. Elle a publié cinq livres et de nombreux articles. Son œuvre a été récemment célébrée dans deux volumes de *Festschrift* dirigés par David Bellⁱ.

La rencontre clinique est au cœur de l'œuvre d'Hanna Segal. Elle nourrit ses nombreuses contributions psychanalytiques à des champs aussi divers que l'esthétique, la littérature, la psychologie de la guerre et la nature de la psychose. Hanna Segal a développé les conceptualisations de Melanie Klein sur la manière dont le fantasme inconscient sous-tend la vie mentale. Elle a aussi largement accru notre compréhension de la nature de la formation du symbole. Le travail d'Hanna Segal sur la symbolisation a à son tour considérablement éclairé l'utilisation créative des symboles dans la vie quotidienne et dans les œuvres d'art ainsi que les difficultés des personnes qui sont incapables de symboliser.

Cet entretien avec Hanna Segal a été réalisé à Londres en août 2001. Le principal interviewer était Daniel Pick. Jane Milton a posé quelques questions complémentaires et rédigé l'introduction et les notes. Tous deux sont psychanalystes et font partie de la Société britannique de psychanalyse (British Psychoanalytical Society). Le but de cet entretien comme de ceux qui lui font suite dans cette sérieⁱⁱ était de recueillir des souvenirs sur la personne de Melanie Klein et des réflexions personnelles sur ses apports cliniques et théoriques.

Le texte qui suit a nécessité un léger remaniement de l'entretien pour des questions de clarté et de confidentialité, même si le style informel de la conversation de l'original a été conservé.

Au moment de sa traduction, certaines notes ont été modifiées par rapport au texte original du fait de la disparition de certains psychanalystes depuis 2001.

Daniel Pick : Je voudrais commencer par vous interroger sur votre arrivée en Angleterre en 1940 et votre première rencontre avec Melanie Klein. Quelles ont été vos impressions ?

Hanna Segal : Je vais vous raconter comment j'ai découvert Melanie Klein. Je voulais devenir psychanalyste depuis longtemps et j'avais reçu toutes sortes de conseils qui ne m'avaient servi à rien, jusqu'à ce que j'arrive à Edimbourg. C'est là que j'entendis parler pour la première fois de Melanie Klein par Fairbairnⁱⁱⁱ. J'avais lu tout ce que j'avais pu lire de Freud. Je ne lisais guère l'anglais au début, mais j'avais lu ce qui avait été traduit en polonais ou en français. Je ne savais absolument rien de l'existence d'Anna Freud ou de Melanie Klein. C'est Fairbairn qui me fit lire *Le moi et les mécanismes de défense* d'Anna Freud^{iv} et *La psychanalyse des enfants* de



Melanie Klein Trust

Melanie Klein ^v. J'ai beaucoup aimé *La psychanalyse des enfants*. Il m'a expliqué un peu, mais assez peu, les divergences au sein de la Société britannique de psychanalyse et j'ai décidé que je voulais me former auprès de Melanie Klein. Fairbairn m'a donné une lettre d'introduction pour rencontrer Winnicott ^{vi}. J'ai travaillé quelque temps avec lui comme interne. Winnicott m'a organisé une rencontre avec Melanie Klein. Elle me frappa à l'époque comme très âgée. (Je penserais maintenant qu'elle était très jeune.) Je lui expliquai que j'avais lu son livre et que je voulais être formée par elle. Elle me dit qu'elle n'était pas sûre d'avoir de la place et essaya de me diriger vers une de ses élèves, Paula Heimann ^{vii}. Mais j'étais jeune et obstinée et je lui ai dit que je n'irais pas. Elle a donc décidé de me prendre. Le problème était maintenant celui des honoraires à l'époque. Fairbairn avait évoqué un tarif d'une livre par séance, ce qui faisait cinq livres par semaine. Or le montant total de ma bourse était de deux livres et demie par semaine, ce qui ne payait pas la seconde moitié de la semaine. Melanie Klein me prit donc comme patiente dans une clinique psychanalytique ^{viii} sans faire d'histoire à ce sujet. Voilà quel a été mon premier contact avec elle. Je l'ai trouvée très perspicace dans ce qu'elle disait.

Voilà comment nous avons commencé. Je me souviens en fait de quelque chose dont elle s'est aussi longtemps souvenu, car elle s'en est sentie plus tard très embarrassée. Lorsque j'arrivai pour ma première séance, la première communication qu'elle m'adressa fut que je pouvais fumer dans la salle de consultation, car j'avais éteint ma cigarette pour entrer. C'est le premier message que je reçus d'elle!

Voilà pour le premier contact. Ensuite j'ai deux séries d'images différentes d'elle. Il y a l'époque où j'étais en analyse avec elle, puis le moment où je l'ai vraiment bien connue après. Ces deux séries ne divergent guère. Je la trouvais, et j'insiste souvent là-dessus car les gens disent souvent qu'elle exagérait ce qu'il y avait de négatif, mais ce qui me frappait, c'est qu'elle était extrêmement équilibrée et, tout au moins dans mon expérience, pas du tout persécutée. Je voulais dire pas persécutante, mais je pense que les deux vont bien ensemble. J'ai fait une longue analyse avec elle, environ neuf ans, à trois séances par semaine à la fin. Je la trouvais extrêmement respectueuse des limites de l'analyse. C'était l'époque des controverses ^{ix} et d'une terrible tourmente dans la Société britannique de psychanalyse. Je n'en savais rien. Mais Rosenfeld ^x en savait beaucoup plus. Je ne sais pas pourquoi, peut-être parce qu'il avait un an d'avance sur moi dans sa formation. Je ne savais pratiquement rien.

Je ne sais pas si cela vaut la peine d'en parler, mais cela éclaire un peu le climat de l'époque. Je me suis d'abord organisée pour faire une analyse avec Melanie Klein. Puis j'ai déposé ma candidature pour une formation psychanalytique. L'une des personnes que je rencontrai fut Glover ^{xi}. J'étais très impressionnée par ses écrits, notamment ses écrits sur la guerre et autres choses similaires, c'est pourquoi j'avais très envie de le rencontrer. J'entrai. C'était un très bel homme aux cheveux blancs. Il évoqua toutes les questions préliminaires sur pourquoi j'étais venue à l'analyse. Puis il me demanda à qui j'avais songé comme analyste. Je lui dis alors que je venais de commencer une analyse avec Melanie Klein. Il bondit de sa chaise et me dit : « En ce cas, je n'ai rien à faire avec vous ! Ils ont leurs analystes et nous avons les nôtres. Au revoir ! » Je n'arrivais pas réellement à y croire, car il agissait pour le compte de la Société. Je retournai voir Melanie Klein et lui dis : « Il y a quelqu'un qui est fou dans cette situation et je ne pense pas que ce soit moi. » Mais elle ne me dit rien sur ce qu'il y avait derrière tout cela. Elle considéra qu'il s'agissait juste d'une mauvaise



Melanie Klein Trust

expérience et elle me dit que la Société m'organiserait probablement une autre rencontre. Voilà tout. Cela n'influença absolument pas son attitude analytique. Lorsque je l'ai connue plus tard, c'était quelqu'un d'extrêmement chaleureux et de très, très généreux. L'une des choses qui m'a le plus contrariée dans cette pièce sur Melanie Klein^{xii} (dans laquelle l'auteur semble vouloir tourner en ridicule trois femmes qui réussissent), c'est que la pièce la dépeint en train d'exploiter constamment Paula Heimann sur le plan financier. Elle la pousse à faire des choses, à boire, etc. mais rien n'était plus éloigné de son tempérament. Elle était extrêmement généreuse et se préoccupait très peu de l'argent. Elle était vraiment très amusante. Elle avait un grand sens de l'humour. Je me rappelle une seule fois qu'elle ait dit quelque chose de méchant. C'était à propos de deux candidats présentés par un analyste. Elle avait dit : « Le problème, c'est qu'il est gentil, mais pas intelligent, tandis qu'il est intelligent, mais pas du tout gentil. » Elle était extrêmement centrée sur son travail et elle était à la fois tolérante et intolérante. Elle était très tolérante à l'égard de ce qu'elle percevait comme d'authentiques développements. Par exemple, elle avait de nombreux désaccords avec Bion^{xiii} mais elle ne l'a jamais pour autant moins respecté, tenu en moins haute estime ni essayé de l'influencer. Je me souviens de son commentaire lorsqu'il parlait des mères qui reçoivent l'identification projective. Elle avait levé les mains au ciel et demandé : « Et ensuite, que devra faire la mère ? » Mais elle ne s'en est jamais mêlée. Par contre pour ce qui lui semblait être la trahison des principes psychanalytiques, ou lorsqu'elle avait le sentiment que les Kleiniciens s'éloignaient de son œuvre, elle pouvait être parfaitement intolérante. Ainsi par exemple, même si elle le comprit, elle trouva d'une certaine manière difficile de pardonner à Jones de faire venir Freud et sa famille ici plutôt qu'en Amérique, à cause des problèmes suscités par Anna Freud.^{xiv} C'était bien évidemment absurde. Jones en effet voulait trouver le meilleur endroit pour eux. Et Melanie Klein pouvait être très très exigeante à l'égard de ses anciens analysands comme de ses disciples.

DP : Comment cela ?

HS : Eh bien, elle ne manquait jamais une réunion scientifique ou un congrès et elle n'aimait pas que nous ne soyons pas là, si nous n'étions pas en train de travailler. Mais je pense qu'elle était totalement dépourvue de narcissisme. Pour moi, l'une des raisons pour lesquelles la Société britannique de psychanalyse n'a pas éclaté comme les autres sociétés, c'est parce que ni Anna Freud, ni Melanie Klein n'étaient mues par une ambition personnelle démesurée. Elles se battaient parce qu'elles n'étaient pas d'accord. La plupart des scissions surviennent du fait du narcissisme et de la grandiosité des analystes.

Jane Milton : Vous aviez donc le sentiment que ces deux femmes étaient passionnées par la psychanalyse et que c'est simplement pour cela qu'elles étaient en désaccord ?

HS : C'est cela.

DP : Est-ce que Melanie Klein a vraiment rencontré Freud à son arrivée à Londres juste avant la Deuxième guerre mondiale ? Savez-vous quelque chose de leurs rencontres personnelles ?



Melanie Klein Trust

HS : Je ne sais rien du tout. Je sais bien évidemment quelle était son attitude générale à l'égard de Freud. Elle avait pour lui une immense admiration et un immense respect. J'ai eu une conversation très amusante avec Dinora Pines^{xv}. Dinora était la voisine de Melanie Klein. C'était avant que Dinora pose sa candidature pour devenir analyste. Je ne sais pas comment, mais Melanie Klein avait protégé les enfants de Dinora d'autres enfants qui les attaquaient. Elles avaient commencé à bavarder et Dinora lui avait demandé : « Quelle est votre profession ? » Elle lui dit qu'elle était analyste. Dinora lui répondit alors que son frère était aussi analyste, mais qu'il était freudien. Melanie Klein se redressa de toute sa hauteur (qui n'était pas très grande) et lui dit : « Madame, nous sommes *tous* freudiens, mais je ne suis pas anna freudienne. »

DP : Vous avez évoqué la relation de Melanie Klein avec Freud, Bion et d'autres. Qu'en était-il d'analystes plus éloignés ? Je pense par exemple que Jacques Lacan^{xvi} a été très tôt un admirateur très ambivalent de Melanie Klein.

HS : Comme dans son amour pour moi. Il était un de mes admirateurs au début. C'est une affection qui n'était pas réciproque. Mais Melanie Klein était intéressée par Lacan.

DP : Est-ce qu'elle a lu son travail et exposé ses idées dessus ?

HS : Elle l'a fait au début, puis elle a arrêté. Elle était amie avec Lagache^{xvii}. Il y a eu un congrès international à Londres en 1953. La Société française de psychanalyse était alors au bord de la scission. Lacan et Lagache furent autorisés lors d'une réunion à faire un exposé de dix minutes pour argumenter leur position pour être autorisés à rester dans l'Association Internationale de Psychanalyse (AIP). Je rencontrai Lagache à l'heure du thé chez Melanie Klein. Il était préoccupé, car aucun d'eux deux ne parlait assez bien anglais. Mon mari et moi l'invitâmes donc pour traduire son exposé pour lui. Mais au lieu de Lagache, c'est Lacan qui vint et il nous maintint éveillés toute la nuit pour un exposé de dix minutes ! Je ne sais pas si Melanie Klein a jamais rencontré Lacan. Mais l'une des choses sur lesquelles elle était inflexible, c'était la technique. Lorsqu'elle entendit parler de la manière dont Lacan écoutait les séances et d'autres choses qu'il faisait, cela l'anéantit à ses yeux. Pour ce qui est de ses volumineux écrits, je ne pense pas qu'elle y accorda grande attention. Mais pourquoi associer de Bion à Lacan ? Ils n'ont rien de commun ! Le cadre et la technique de Bion étaient stricts et c'était un Kleinien.

Pour ce qui est de sa relation à Freud, j'allais dire qu'elle avait d'une part cette immense admiration, de l'autre une *immense* déception parce qu'il ne s'intéressait pas à son travail. Le problème de la rivalité entre Anna Freud et Melanie Klein avait surtout trait à qui était vraiment la fille de Freud. Elle était très déçue et blessée qu'il ignore totalement son travail. Et elle ne pouvait pas admettre le fait qu'Anna était après tout sa fille. Je crois qu'il en fit la remarque à Jones dans une lettre en lui demandant : « Mais qu'est-ce que vous attendez que je fasse ? Anna est ma fille. »

DP : Savez-vous beaucoup de choses de la vie de Melanie Klein en Angleterre dans les années vingt et trente, avant votre première rencontre avec elle ? Comment trouvait-elle l'Angleterre comme terre d'accueil ?



Melanie Klein Trust

HS : Elle était extrêmement reconnaissante à l'égard de l'Angleterre et de la Société britannique de psychanalyse. Chaque fois que, dans les moments difficiles, il était question que les Kleinien quittent la Société, sa position était que c'était la Société britannique de psychanalyse qui lui avait donné un foyer et un lieu où enseigner et qu'elle ne ferait rien qui puisse lui nuire. Je crois qu'elle aimait l'Angleterre.

DP : Pensez-vous que la culture britannique ait eu une influence importante sur ses idées et son intérêt pour la petite enfance ou d'autres aspects de la vie psychique ?

HS : Je vous renverrai ici à l'œuvre de Riccardo Steiner^{xviii}. L'un de ses deux livres récents est plus particulièrement consacré aux influences anglaises sur Melanie Klein. Je l'associerais davantage à la culture française, mais c'est peut-être pure projection. Elle parlait français presque couramment, mais aussi je crois slovène. (Elle m'a raconté plus tard que cela l'amusait de me voir me débattre avec la traduction de quelque chose du polonais qu'elle comprenait parfaitement. Le slovène est en effet très proche du polonais). Je crois que son mari a été en Slovénie avant leur divorce. C'était avant la guerre. Vous savez une personne élevée sur le continent pouvait être influencée par différentes cultures. Elle aimait certainement l'Angleterre. Elle ne s'en plaignait jamais (comme je peux le faire). Mais avant la guerre, l'Angleterre était, hormis les dictatures, le système le plus réactionnaire, snob et marqué par les classes. Je ne pense pas que cela l'ait affectée dans les milieux qu'elle fréquentait. Mais pendant la guerre et après la guerre, c'est un pays qui s'est transformé et développé. Les effets de la guerre ont été à certains égards profondément bénéfiques, non seulement pour le développement de l'analyse, mais aussi en termes de démocratisation de l'Angleterre.

DP : Est-ce son point de vue ou le vôtre ?

HS : C'est le mien.

DP : Et quel était le sien ?

HS : Je ne crois pas qu'elle en ait beaucoup parlé. Ce dont elle parlait beaucoup, c'était de l'analyse, mais aussi des événements culturels actuels, qui étaient largement anglais. Elle allait beaucoup au théâtre et au cinéma.

DP : Plus tard, avez-vous appris beaucoup de choses de l'histoire antérieure de Melanie Klein ?

HS : Non, pas vraiment. Elle parlait de son analyse avec Ferenczi^{xix} et avec Abraham^{xx}. Elle disait que Ferenczi lui avait fait découvrir l'existence de l'inconscient. Il en était totalement convaincu. Mais il n'analysait jamais le transfert négatif et elle n'avait pas le sentiment d'avoir vraiment avancé avec lui. C'est surtout à son analyse avec Abraham qu'elle s'est identifiée. Elle parlait un peu des difficultés qu'elle avait eues en Allemagne, des enfants.

DP : A quel genre de difficultés faites-vous allusion ?

HS : Eh bien, son travail n'était absolument pas accepté en Allemagne, hormis par Abraham. Lorsqu'Abraham est mort, elle n'existait absolument plus. Personne ne



s'intéressait à son travail, d'où son immense gratitude pour les Britanniques qui l'ont adoptée avec tant d'enthousiasme.

DP : Je ne peux pas imaginer que vous l'ayez interrogée comme nous le faisons ici avec vous. Mais avez-vous perçu ce qui l'a amenée à la psychanalyse ? A-t-elle jamais fait allusion à l'origine de son intérêt pour la petite enfance ?

HS : Je pense qu'elle est certainement entrée en analyse à cause d'une dépression. C'était une femme très déprimée et je pense qu'elle devait être extrêmement hystérique compte tenu de tous ses symptômes. Mais elle attachait une grande importance à ce qu'elle appelait la pulsion épistémophilique, ce que nous appelons maintenant comme Bion le lien C^{xxi}. Elle était simplement passionnée par la découverte de la nature humaine. Elle avait un intérêt insatiable à cet égard, d'où son intérêt pour la littérature. Elle voulait à l'origine étudier la médecine, mais ne l'a pas fait parce qu'elle est tombée amoureuse de manière plutôt malencontreuse. Elle a épousé un homme extrêmement insatisfaisant. Lorsqu'elle a dû attendre un an, je ne sais pas exactement combien de temps, entre son mariage et le moment où ils durent partir, cela n'avait pas de sens de commencer sa médecine, alors je crois qu'elle a commencé des études de littérature. Je crois qu'elle éprouvait simplement un intérêt extraordinaire.

DP : Quel genre de choses aimait-elle lire ? Préférait-elle la littérature d'Europe centrale ? Les romans français ? Anglais ?

HS : Vous pourriez me poser la question pour Melanie Klein comme pour moi, mais je ne pourrais pas répondre. Nous aimions les bons livres. Il y en avait en russe, en anglais et en français. Elle aimait aussi beaucoup le théâtre et la musique. Elle jouait du piano et allait au concert.

DP : Quel genre de musique aimait-elle ?

HS : Elle aimait surtout la musique classique. C'est ce qu'elle préférait. Mais elle était aussi très joyeuse. Elle aimait bien rire. Elle aimait le vin. Une fois, je crois que c'était en Dordogne, elle a gagné un concours de dégustation de vin. C'est une performance très rare pour une femme ! Une fois, à une exposition hongroise, nous avons eu une grande caisse de vrai tokay. Elle le trouvait tellement bon que nous l'avons gardé pour sa consommation exclusive. Elle était extrêmement sociable. Elle appréciait de passer une bonne soirée, de bien boire, de bien rire. Elle était très différente d'Anna Freud à cet égard. Elle n'était pas guindée et elle n'avait rien d'une maîtresse d'école. Elle a continué à aimer séduire jusqu'à un âge avancé. C'était une très belle femme lorsqu'elle était jeune. Balint^{xxii} m'a dit qu'on l'appelait la « beauté noire » à Budapest tant elle était attirante et sombre. Elle aimait beaucoup séduire.

DP : Avez-vous pu comparer ses écrits sur les jeunes enfants à sa pratique réelle et à sa manière d'entrer en relation avec eux ?

HS : Elle avait une manière extraordinaire d'entrer en contact avec les bébés et les petits enfants. Un de mes fils avait environ six mois lorsqu'elle est morte, alors elle a eu le temps de bien le connaître lorsqu'il était bébé. Je me rappelle qu'elle s'asseyait



à côté de lui et lui tenait de longues conversations alors qu'il n'avait pas encore trois mois. On avait vraiment l'impression qu'ils se parlaient.

DP : L'observation de bébé fait partie depuis longtemps de la formation analytique. Savez-vous ce qu'elle pensait de cette technique et de ce que l'on peut déduire ou non de cette observation ?

HS : Il y a deux choses. Elle avait fait elle-même des observations détaillées de ses bébés. Elle était très intéressée par le travail de Merrill Middlemore qui a écrit très tôt sur l'observation des bébés et ce qu'elle remarquait. Et elle était tout à fait enthousiasmée par les travaux de recherche d'Esther Bick^{xxiii} sur l'observation de bébé. Mais elle était extrêmement méfiante à l'égard des théories analytiques comme celle de Meltzer^{xxiv} et d'Esther Bick qui se fondent sur l'observation. Elle reconnaissait en effet que nous ne savons pas ce qui se passe dans l'esprit d'un bébé. Nous ne pouvons connaître que « l'aspect infantile » d'un adulte ou d'un enfant dans la situation analytique. Cela peut confirmer ou réfuter certaines choses, mais nous ne pouvons pas fonder des théories analytiques simplement sur des observations de comportement.

DP : Est-ce qu'elle était particulièrement intéressée par la question de la formation ? En quoi devait-elle consister précisément à ses yeux, au-delà de l'analyse personnelle ?

HS : Vous savez que nous sommes dans une société messianique. Nous attendons toujours la nouvelle génération, c'est-à-dire Jésus. Tous les analystes sont obsédés par la question de la formation. Toutes les scissions, toutes les différences tournent en fait autour cette question. Quel genre d'analyse, quel genre de supervision, quel genre de formation, pendant combien de temps, combien de fois par semaine ? Nous sommes excessivement attachés à la formation.

DP : A ce propos, j'ai été intéressé que vous mentionniez tout à l'heure le fait qu'à la fin de votre analyse, vous aviez trois séances par semaine. Cela m'a surpris d'entendre cela. Melanie Klein avait-elle une opinion plus générale sur la relation entre une analyse à cinq séances par semaine et d'autres formes d'analyse ou de psychothérapie moins intensives ?

HS : Elle était absolument inflexible sur cinq séances par semaine. Les trois séances sont apparues alors qu'elle était sur le point de prendre sa retraite et de finir ses analyses, ou parfois à la fin d'une analyse, mais elle était très stricte sur ce point.

DP : Est-ce que Melanie Klein vous a fourni beaucoup d'indices sur l'origine de son intérêt pour les états très primitifs et la petite enfance ?

HS : Je pense que cela venait de sa famille et de son analyse personnelle.

DP : Et de son expérience des enfants ?

HS : Oui.

DP : Cela m'interroge sur sa fille Melitta Schimberg^{xxv}. Que s'est-il passé qui a rendu leur relation si dramatique ?



HS : La mère de Melanie Klein a terriblement interféré dans toutes ses relations avec ses enfants. Sa mère la dominait beaucoup. Sa mère voulait constamment qu'elle se débarrasse de ses enfants pour aller faire une cure ici ou là, un peu partout. Melanie Klein écrivait des lettres désespérées disant combien elle s'inquiétait pour ses enfants et combien ils lui manquaient et sa mère lui répondait : « Tout va bien. Reste et finis ta cure », ou ce genre de choses. Voilà ce qui s'est passé avec Melitta, à mon avis. Melitta était extrêmement douée et Melanie Klein a bien évidemment analysé ses propres enfants, comme le faisaient tous les analystes à l'époque, y compris Freud. Je ne sais pas ce qui s'est alors passé entre Melitta et elle, mais Melitta a certainement commencé à travailler comme analyste, dans la lignée du travail de sa mère. Puis elle a été en analyse avec Glover qui était lui aussi enthousiasmé par le travail de Melanie Klein au début et ils ont forgé une sorte d'alliance globale contre elle. Melanie Klein était convaincue que Glover avait une liaison amoureuse avec Melitta, même si elle ne l'a jamais dit, hormis à moi-même et peut-être à d'autres amis intimes. Et il y a aussi un article de Glover que je ne peux pas retrouver dans lequel il dit que, chez les personnes paranoïdes, la meilleure chose à faire, c'est parfois de fixer la paranoïa sur un membre de la famille, ce qui laisse les autres libres.

DP : D'une certaine manière, cela nous ramène aux controverses auxquelles Glover et Melitta ont été étroitement mêlés.

HS : Très étroitement. C'était beaucoup plus personnel et beaucoup plus sale. De leur côté uniquement, puisque Melanie Klein n'a jamais rien dit contre Melitta ou contre Glover. Elle n'a jamais pris part à cela.

DP : En faisant retour maintenant sur cette période, qu'est-ce qui vous frappe le plus à propos des controverses ?

HS : C'était un conflit qui mettait en avant les différences, mais globalement, à dire vrai, j'y pense très peu. Je pense que ce n'est plus très pertinent maintenant. Mais cela a certainement forcé Melanie Klein, avec l'aide de Susan Isaacs^{xxvi} et de Paula Heimann à l'époque, à devenir vraiment plus précise sur ses théories, mais ce n'est plus guère pertinent. Il n'y a plus maintenant de disciple d'Anna Freud qui ne considère pas qu'il existe une relation significative avant l'âge décrit par Freud. Il y a eu toutes sortes de changements. La technique de l'analyse d'enfant n'est plus du tout semblable à ce qu'elle était à l'époque des controverses. C'est pourquoi je considère que ce n'est plus vraiment pertinent, sauf dans la mesure où le passé est toujours pertinent car il contribue à modifier les attitudes.

DP : Pouvez-vous évoquer le climat des discussions dans le groupe kleinien à l'époque ? Melanie Klein discutait-elle activement des glissements et des évolutions de ses idées ou travaillait-elle de manière plus solitaire, ne présentant ses découvertes que parachevées ?

HS : Les deux. Je ne sais pas si elle discutait beaucoup avec Joan Riviere^{xxvii} et Susan Isaacs et les personnes de cette génération, mais il y a eu plus tard un groupe de personnes plus proches d'elle, Bion, après son analyse, Elliott Jaques^{xxviii}, Betty Joseph^{xxix} (qui n'était pas une de ses analysandes) et moi-même.



DP : Rosenfeld ?

HS : Je crois que Rosenfeld participait avec elle à un séminaire que fréquentait aussi Joan Riviere. Elle respectait beaucoup sa pensée et je suis sûre qu'elle a souvent discuté avec lui. Elle parlait de son travail, mais il y a certains points dont elle n'a jamais discuté avec personne, comme son article sur l'envie, jusqu'à la fin. Si elle a discuté de ses idées pour l'article sur les mécanismes schizoïdes^{xxx}, je ne sais pas avec qui c'était, parce qu'aucun d'entre nous, ceux dont j'ai parlé qui étaient plus ou moins mes contemporains, n'était là à l'époque.

DP : En regardant en arrière, est-ce que l'on peut discerner l'influence nette d'autres membres du groupe sur elle ou au-delà de cela, d'autres influences psychanalytiques dans ses changements personnels de perception ?

HS : Elle a été influencée à l'origine par Fairbairn. Elle reconnaissait généralement ses influences. Fairbairn lui a donné l'idée de la position schizo-paranoïde, même s'ils ont beaucoup divergé par la suite. Je pense que sa principale influence a été le travail d'Abraham sur la dépression précoce. Elle écoutait volontiers les critiques et discutait parfois de ses cas, mais je me souviens qu'elle a gardé son article sur l'envie pour elle-même pendant assez longtemps. Ensuite, lorsqu'elle avait une théorie, elle en discutait et se montrait ouverte à la critique.

DP : Et qu'a-t-elle fait de certains développements initiés par ses jeunes disciples et étudiants, comme vous, Rosenfeld et Bion, et du genre de travail accompli notamment le traitement psychanalytique de patients très malades ?

HS : Oh, elle était particulièrement enthousiaste et très généreuse. J'évoquerai ainsi un exemple personnel : j'avais utilisé le terme de symbolisation concrète. Elle était extrêmement contente de mon article^{xxxi} et acceptait totalement ma critique que le problème de Dick, l'enfant autiste, n'était pas un sadisme excessif, mais une identification projective excessive et une pensée concrète. Elle en était très contente. Elle disait qu'elle utiliserait ensuite mon terme, mais comme je le lui pointais, c'était en fait son terme. Elle parle déjà de pensée concrète en de nombreux endroits. Mais elle était tout à fait prête à donner crédit et à encourager. Elle était très impressionnée par le travail de Rosenfeld et par Bion. J'ai déjà dit qu'elle n'était pas prête à adopter certains de ses développements tardifs, comme le contre-transfert, car elle était maintenant vieille. Elle n'y était guère favorable. Elle disait que nous devrions envisager le contre-transfert à la manière traditionnelle de Freud. Lorsque l'on a une forte réaction contre-transférentielle, il faut d'abord examiner ce qui se passe pour soi. J'en évoquerai un bel exemple. David Davidson, un analyste qui est mort très jeune, est venu la voir un jour avec beaucoup de matériel et il lui a dit que le patient avait projeté toute cette confusion en lui. Melanie Klein lui a répondu : « Non, mon cher, ce patient n'a pas projeté en vous toute cette confusion. C'est vous qui étiez dans une grande confusion ! » Mais je pense qu'elle n'a jamais vraiment apprécié les aspects positifs du contre-transfert qui existent. Même si c'est pathologique, la question se pose : qu'a fait le patient pour le stimuler ? Nous accordons maintenant une grande attention au contre-transfert et aux informations qu'il nous donne.

DP : Pour revenir à vos souvenirs de la présence vivante de Melanie Klein, que pensez-vous que quelqu'un qui ne la rencontrerait qu'à travers ses écrits pourrait ne



pas percevoir de ses qualités personnelles de pensée et de clinicienne ? Pensez-vous que certains aspects importants ne transparaissent pas dans ses écrits ?

HS : Je pense que ce qui ne transparait pas, et qui me frappe, c'est une bonne aptitude au contre-transfert. Parce que je fais la différence entre réaction contre-transférentielle et aptitude au contre-transfert. Elle a dû avoir une excellente prédisposition de base au contre-transfert. Je pense qu'elle était très chaleureuse. Elle ne parlait jamais de quelqu'un de manière méprisante, comme certains le font à propos de ses patients. Elle ne se plaignait jamais de ceci ou cela. On avait toujours l'impression qu'elle écoutait vraiment. Il lui arrivait de mal comprendre, alors elle essayait à nouveau de comprendre. C'est quelque chose qui n'apparaît pas dans ses écrits. Ses premiers écrits en particulier donnent l'impression qu'elle exagère l'agressivité ou ceci ou cela. Ce n'était pas du tout le cas, tout au moins dans mon expérience avec elle, que ce soit en analyse ou dans la supervision d'une cure d'enfant. Elle avait une disposition chaleureuse et elle était tout à fait objective.

DP : Est-ce que le processus de l'écriture était facile pour elle ?

HS : Je ne sais pas, parce que je ne sais pas comment c'était en allemand. Elle trouvait difficile d'écrire en anglais et ses premiers écrits en anglais sont très indigestes. Je pense que son anglais s'est amélioré avec le temps. *Envie et gratitude*^{xxxii} est tout à fait lisible. Mais elle n'avait pas le don de Freud pour trouver exactement l'expression juste.

JM : Pensez-vous que c'est pour cela que certains ont pu être rebutés ? Ils l'ont en quelque sorte mal compris, parce qu'elle n'écrit pas dans sa langue maternelle et parce qu'elle n'a pas de talent pour l'écriture.

HS : Il se peut que cela ne fonctionne pas lorsque l'on écrit en anglais avec l'allemand en tête. Elle avait une facilité pour les langues. Son anglais parlé était excellent et elle a appris le slovène très facilement, mais ce n'était pas une écrivaine.

DP : Comment était-elle comme oratrice ? Quel genre de présence avait-elle ?

HS : Elle était bonne. Quelle que soit la situation, on avait le sentiment d'une très forte présence dans la salle.

DP : Je me demande ce qu'elle aurait pensé de la direction prise par la psychanalyse en Angleterre après sa mort. A-t-elle fait quelques prédictions sur l'évolution du mouvement psychanalytique à long terme ?

HS : C'est difficile à dire. Les personnes âgées ont tendance à être pessimistes. Freud était pessimiste et elle est devenue plus pessimiste après son travail sur l'envie. Celle-ci était-elle constitutionnelle et difficile à guérir ? Elle montre cependant elle-même que l'envie peut être guérie à bien des égards. Mais elle n'avait aucune raison réelle d'être préoccupée par l'avenir du mouvement kleinien. Celui-ci avait commencé comme un si petit groupe dans la Société britannique de psychanalyse, et elle avait beaucoup de disciples doués qui poursuivaient son travail. Mais elle a été très ébranlée par Paula Heimann (qui a quitté le groupe).



DP : Avait-elle une opinion particulière sur le fait que ce soit un groupe ? Je présume qu'elle a pu avoir un dilemme sur la question de savoir si c'était la meilleure manière de faire avancer sa pensée, s'il fallait avoir un groupe particulier ou s'il était préférable d'essayer de diffuser ses idées plus largement dans la Société ?

HS : Elle n'a jamais résolu ce conflit. Au début, elle voulait simplement répandre ses idées. Ensuite, elle a été plus déterminée à dire qu'il existait une technique kleinienne et une théorie kleinienne. Celles-ci étaient assez cohérentes et elle voulait que ce soit identifié et *pourtant*, elle voulait que nous soyons tous analystes et qu'il n'y ait pas de discrimination. Elle voulait les deux choses.

DP : Que pensez-vous qu'elle aurait pensé des derniers développements de la technique dans la tradition kleinienne ?

HS : J'y pensais justement. Je pense qu'il y a certaines choses qu'elle aimerait beaucoup. Par exemple le fait que nous ayons beaucoup plus affiné les pathologies de la position schizo-paranoïde. Elle pensait que les gens régressaient à la position schizo-paranoïde, mais je pense que nous avons maintenant beaucoup plus de précisions sur la position schizo-paranoïde et les pathologies qui en découlent. Nous nous rendons maintenant compte qu'il est très important de revenir en arrière et d'être capable de réintégrer de plus en plus de choses. Je pense qu'elle apprécierait beaucoup cela. Elle apprécierait aussi quelques travaux sur l'envie et sa relation à la perversion, par exemple. Le travail sur l'envie est beaucoup plus élaboré.

Je ne pense pas qu'elle aimerait... Vous savez elle interprétait certainement exagérément le fantasme, ce qui marchait avec certains patients, avec les patients qui étaient dans la position dépressive. Avec les autres patients, cela aurait été comme une collusion, qui aurait entraîné patient et analyste dans le monde du fantasme. Nous interprétons certainement moins le fantasme. Mais je pense que certains sont extrémistes et deviennent ensuite à nouveau presque des analystes classiques. Ils analysent simplement les défenses. Elle ne serait certainement pas totalement d'accord, bien qu'elle ait aussi parlé de l'ici et maintenant et de l'importance extraordinaire du transfert quotidien, mais je pense qu'elle considérerait que l'on insiste trop sur l'ici et maintenant, actuellement. Elle était plutôt pour une intégration. Elle voulait une interprétation complète. Elle voulait le fantasme, la réalité, le passé et l'avenir. Elle interprétait probablement trop. Mais je pense qu'elle considérerait que certains d'entre nous n'interprètent pas assez.

DP : Après la guerre, s'est-elle intéressée aux réactions à son travail en dehors de l'Angleterre ?

HS : Cela n'a pas été juste après la guerre, puisque nous n'avons pas beaucoup de contacts, mais dès que les gens ont commencé à voyager, elle s'y est beaucoup intéressée. Thorner^{xxxiii} a voyagé en Allemagne. Rosenfeld et moi avons commencé à beaucoup voyager. Les Argentins sont venus lui rendre visite. Elle était extrêmement intéressée par tout cela et par les évolutions de son travail dans les autres pays.

DP : Au-delà de l'institution psychanalytique elle-même, pouvez-vous nous parler aussi un peu de son influence, par exemple sur le Service National de Santé ou peut-être sur la culture en général ?



HS : Elle a eu une immense influence sur l'éducation à travers Susan Isaacs. Je pense qu'après la guerre, en Angleterre l'éducation en maternelle et à l'école primaire était certainement la meilleure d'Europe, peut-être même du monde. Elle prenait en compte le rôle du fantasme et la nécessité de permettre un développement créatif, tout ce que nous perdons maintenant. Nous transformons les enfants en bûcheurs qui lisent des faits et des nombres. Elle a eu une immense influence sur l'éducation dans ce pays. Je pense que le Service National de Santé balbutiait à son époque, mais elle était très intéressée par ce qui se passait à la Tavistock.^{xxxiv} Riccardo Steiner, qui est davantage historien que moi, a découvert plusieurs choses qu'elle a faites pour la radio française, à propos de l'évacuation et autres thèmes similaires. Elle était certainement tout à fait consciente de ce qui se passait sur le plan politique et elle était probablement proche de la gauche libérale. Mais son œuvre a eu une influence beaucoup plus tard. Combinée aux théories de Bion sur les groupes, elle permet vraiment d'appliquer une pensée analytique de type kleinien. Melanie Klein connaissait bien Fornari^{xxxv} et son travail sur les guerres souvent déterminées par l'échec du deuil lors de guerres précédentes. Tout cela l'intéressait beaucoup. Il est curieux que la difficulté de ses écrits ait rebuté les gens. *Envie et gratitude* a été extrêmement populaire chez les artistes et les intellectuels. Cela leur a immédiatement parlé.

DP : Est-ce qu'elle pensait qu'il y avait de la place pour ses idées et sa technique clinique dans d'autres contextes, comme le travail avec les groupes ou plus généralement la psychothérapie ?

HS : Elle était un peu méfiante à ce sujet. D'une part, elle savait qu'il était important d'influencer les psychiatres, les infirmières psychiatriques et la santé mentale en général. Elle en avait conscience, mais par tempérament, tout ce qu'elle voulait faire, c'était continuer à faire de la psychanalyse et elle ne voulait pas que ses disciples les plus créatifs fassent trop d'autres choses.

DP : Il y a une chose dont nous n'avons pas vraiment parlé explicitement, c'est son attitude à l'égard de la relation entre le monde intérieur et le monde extérieur. Pouvez-vous nous donner votre vision de la perspective de Melanie Klein ?

HS : Je pense que c'est un faux problème. Seul un idiot pourrait penser que l'environnement n'a aucune influence sur le destin d'un enfant et seul un idiot penserait que les enfants sont tous pareils. Mais en fait je pense, même si j'ai peut-être des préjugés, que les autres sont bien plus extrémistes qu'elle. Lorsque nous demandions à Winnicott si le tempérament d'un enfant n'avait aucun lien avec son développement, si tout venait de la mauvaise mère, il reconnaissait finalement que quelque chose que l'on appelle maintenant le QI avait probablement une influence. Voilà. Alors que Melanie Klein, même si elle a exagérément mis l'accent sur le rôle du fantasme parce que c'était sa découverte et parce que c'était nouveau, parle aussi constamment de l'environnement.

Prenons l'exemple de Richard^{xxxvi}. Il y a un raid à Londres. Son père arrive. Il a rencontré son cousin. Elle est extrêmement consciente de l'impact de ces éléments. Dans mon analyse personnelle, je sais qu'elle était intéressée et très attentive à essayer de démêler ce qui était le fantasme et la réalité dans l'enfance. L'analyse de Dick^{xxxvii} commence en disant que sa mère l'a rejeté dès la naissance. Cela apparaît très peu dans son oeuvre, parce que la plupart des enfants sont les enfants



d'analystes. Je sais beaucoup de choses sur les parents de Dick qu'elle m'a racontées, mais elle n'aurait pas pu les écrire dans un texte publié. Elle a analysé les enfants d'Ernest Jones^{xxxviii}. Elle était extrêmement contrainte par tout cela. Mais elle a toujours insisté sur le fait que toute réalité est interprétée par l'enfant dans le fantasme. J'insiste vraiment là-dessus dans mon travail, à la suite de Melanie Klein : une large part de notre travail consiste à essayer de percevoir cette interaction. Le fantasme pur n'existe pas. Du simple fait qu'elle mentionne une relation d'objet dès la naissance, s'il y a une relation d'objet, alors le comportement de l'objet est bien évidemment très important. Cela contraste avec ceux qui pensent que la vie mentale commence à deux ans ou quelque chose comme cela. Ce n'est plus le cas maintenant pour la plupart des analystes, mais cela l'était à l'époque.

Melanie Klein a toujours insisté sur l'existence d'un fantasme primaire extrêmement puissant. Plus l'enfant est jeune, plus celui-ci prévaut. J'ai une formulation à ce sujet avec laquelle je pense qu'elle serait d'accord. Contrairement à certains qui disent qu'elle n'était pas sympathique ou empathique avec l'enfant, je dirais à l'inverse que les autres pensent que le pauvre enfant souffre de la méchanceté de l'adulte. Melanie Klein pense que le pauvre petit souffre *non seulement* de la méchanceté de l'adulte, mais aussi de la culpabilité de l'avoir suscitée. C'est parce que cela vient de la partie omnipotente de l'esprit de l'enfant. Dans ses divers récits de cas elle parle de mères frustrantes ou froides ou d'événements.

Même sur le plan théorique, dans la description que fait Melanie Klein de la position dépressive, c'est le retour régulier de la mère qui aide l'enfant à construire son monde interne. Mais à l'époque Freud pensait que les fantasmes étaient des phénomènes épars, il y en avait un par ci par là. Il ne pensait pas que c'était le creuset de tout et qu'il y avait une interaction constante entre les deux mondes. Je pense que c'est une accusation tout à fait erronée [de dire que Melanie Klein ignorait le monde extérieur]. Mais il est clair que certains pensent que le monde interne est plus important tandis que d'autres pensent que c'est le monde externe le plus important. Il est néanmoins devenu clair depuis le travail de Bion sur l'identification projective normale et pathologique pourquoi certaines mères qui semblent de merveilleuses mères sont en fait de très mauvaises mères, parce qu'elles ne supportent pas de dire « non ». Nous pourrions préciser cette interaction, mais il faut prendre en compte les deux facteurs, le facteur interne *rencontrant* le facteur externe. Et tous deux s'affectent mutuellement. Pour moi, le terrain d'affrontement est la position dépressive : les projections sont alors retirées et l'enfant reconnaît de plus en plus la réalité externe. C'est pourquoi c'est un faux problème, à moins que l'on n'adopte pleinement la théorie selon laquelle tout est dans les gènes et l'environnement ne compte pas.

DP : Qu'est-ce qui vous frappait le plus dans le style de Melanie Klein lorsqu'elle supervisait votre travail clinique ? Qu'est-ce qui vous en reste ?

HS : Eh bien son originalité, et tout ce qu'elle pouvait percevoir dans le matériel que l'on n'avait pas vu soi-même. Et elle n'était pas sévère, tout au moins c'est ainsi que je l'ai vécue. Elle n'était pas aussi sévère que Joan Riviere qui ne supportait pas les gens bêtes. Elle pouvait très bien supporter les gens bêtes, et même les aimer.



JM : Je me demandais quel genre de langage elle utilisait. Je suppose qu'elle utilisait beaucoup le langage du corps, de l'objet partiel. Je pense que c'est ce que vous avez sous-entendu.

HS : Oui, c'est cela. En fait, c'est la même chose. Elle l'exagérait, et Meltzer a fait de même. Nous avons l'habitude d'appeler cela l'école des seins et des pénis volants. A l'inverse, nous courons le risque de perdre le contact avec le fantasme, avec le fantasme corporel. Elle n'aurait pas aimé cela. Elle en a toujours été extrêmement consciente. Vous savez qu'il existe une blague : une vieille dame écoute des jeunes qui parlent de sexe. Elle attire un jeune homme à l'écart et lui demande : « Est-ce que les gens font cela encore comme autrefois ? » Maintenant lorsque j'entends des récits de cas, je me demande parfois si quelqu'un fait encore comme autrefois. Est-ce que l'on interprète encore l'envie comme envie ? Nous sommes devenus trop prudents pour interpréter les pulsions en jeu. Comment pouvons-nous savoir, disent les gens. N'est-il pas préférable d'avancer très prudemment ? N'est-il pas mieux de ne pas utiliser le langage de l'objet partiel ? Je pense que le fait [de nommer les choses de manière concrète] est devenu un peu tabou. Nous n'appelons pas l'envie envie et nous n'appelons pas un sein un sein. Je suis d'accord avec certaines critiques d'Egle Laufer^{xxxx} qu'il y a toujours une pensée qui rencontre une pensée. « Est-ce que l'on parle de la partie inférieure du corps ? » demandait-elle un jour en critiquant un écrit post-kleinien trop savant. Et elle avait raison. Il y a comme toujours un mouvement de balancier. Comme nous avons exagéré l'interprétation directe des pulsions et des fantasmes corporels, ce qui ne marchait pas dans le cas d'identification projective massive, et parce que nous avons été trop fascinés par les détails des fantasmes, la tendance est maintenant à trop s'en éloigner. Je suis sûre qu'elle n'aurait pas aimé cela.

DP : Revenons à la dernière période de Melanie Klein et au travail en cours et inachevé à la fin. Est-ce qu'il y a des articles qui n'ont pas été écrits, des idées que vous aviez conscience qu'elle explorait et qui ne se sont pas matérialisées dans des articles ou des livres ?

HS : Les derniers articles qui ont été publiés n'étaient pas vraiment finis. Je pense que son article sur la solitude^x était encore à l'état manuscrit. Son autre article sur une des tragédies grecques est aussi, à mes yeux, insuffisamment abouti. Ce sur quoi elle travaillait la veille de sa mort, ce sont les « preuves » de Richard.

DP : Pourriez-vous nous parler un peu de cette période de vieillesse et de sa mort ? Que vous rappelez-vous de cette dernière phase ?

HS : Elle était extrêmement vigoureuse. Elle n'a jamais manqué une réunion ou quoi que ce soit, jusqu'à la fin. Mais elle était assez déprimée et elle se sentait très seule. Bien sûr son fils était mort, et elle souffrait beaucoup de ce qui s'était passé avec Melitta. Elle lui a écrit et essayé de se réconcilier. Eric était un fils très fidèle. Elle était très attachée à ses petits-enfants. Vers la fin, elle s'était particulièrement attachée à Michael, l'aîné. Mais ce n'était que des visites familiales de temps à autre. J'ai beaucoup de chance de vivre avec ma famille. Elle avait beaucoup d'amis, mais elle se sentait très seule et très souvent déprimée. Mais elle travaillait encore et elle a laissé des recommandations très précises sur ce qui se passerait pour ses patients et ainsi de suite. Elle a dû être longtemps malade. Elle était très très fatiguée et elle se sentait très mal, mais son médecin généraliste considérait que c'était simplement



la vieillesse et la fatigue. En fait elle saignait. Elle ne le lui a pas dit, car elle pensait que c'était des hémorroïdes. Je ne sais pas pourquoi elle ne lui a pas dit qu'elle saignait beaucoup et devenait très anémique. Ensuite, elle est tombée malade pendant les vacances et il a fallu la ramener. Puis cela a été très vite. Elle s'est très bien remise de son opération. Mais ce qui s'est passé est en fait d'une certaine manière de sa faute. Elle a insisté en disant qu'elle n'avait pas besoin d'une garde de nuit. Elle s'est levée la nuit, confuse, et elle est tombée, ce qui a ouvert sa plaie qui s'est mise à saigner. Mais la nuit précédente, elle travaillait encore sur le cas de Richard.

Traduction française : Géraldine Le Roy

ⁱ *Reason and Passion*, Londres: Duckworth 1997; trad. fr. *Raison et passion, un hommage à l'œuvre d'Hanna Segal*, Editions du Hublot, 1998. *Psychoanalysis and Culture*, Londres : Duckworth 1997.

ⁱⁱ Cet entretien fait partie d'une série de trois entretiens intitulée « Souvenirs de Melanie Klein » publiée en ligne par le Melanie Klein Trust il y a quelques années. Trois psychanalystes proches de Melanie Klein (Hanna Segal, Betty Joseph et James Gammill) ont été invités à évoquer leurs souvenirs personnels d'elle. (N.d.T.)

ⁱⁱⁱ W.D. Fairbairn (1889-1964) travaillait de manière indépendante à Edimbourg. Il a développé une théorie de la relation d'objet à la même époque que Melanie Klein qui différait de la sienne de manière importante. Il a été l'un des principaux fondateurs de ce qui est connu comme l'Ecole britannique des relations d'objet.

^{iv} Anna Freud (1895-1982), fille de Sigmund Freud, soutenait des positions très différentes de celles de Melanie Klein en se concentrant principalement sur la théorie et la technique de l'analyse d'enfant. Dans les années 1930, les dissensions entre Londres et Vienne se concentrèrent intensément au sein de la Société britannique de psychanalyse après que Freud et Anna, qui fuyaient les nazis, eurent été accueillis à Londres en 1939. Les disputes au sein de la Société culminèrent lors d'une série de conférences/discussions entre 1942 et 1944 au cours desquelles les disciples de Melanie Klein durent justifier que leurs nouvelles théories étaient fidèles à la psychanalyse. Celles-ci sont connues comme les controverses. [Voir également R. Steiner et P. King (eds). *The Freud-Klein Controversies 1941-1945*, Londres: Routledge 1991; trad. fr. *Les controverses Anna Freud-Melanie Klein: 1941-1945*, PUF, 1996.

L'ouvrage auquel fait ici référence Hanna Segal est *The Ego and the Mechanisms of Defence*, d'Anna Freud, publié pour la première fois en 1936, Londres: Hogarth 1986 ; trad.fr. *Le moi et les mécanismes de défense*, PUF, 1949.

^v *The Psychoanalysis of Children* (1932), in *The Writings of Melanie Klein*, vol 2, Londres: Hogarth 1975, trad. fr. *La psychanalyse des enfants*, PUF, 1959.

^{vi} Donald Winnicott (1896-1971) est venu à la psychanalyse par la pédiatrie. Après avoir été l'un des premiers à soutenir Melanie Klein il en est venu à diverger d'elle tant sur le plan théorique que sur le plan clinique sur de nombreux points importants. Il est devenu un membre éminent de ce que l'on appelle le « Middle Group » au sein de la Société britannique de psychanalyse depuis les années 1950.



^{vii} Paula Heimann (1899-1982) a été analysée par Melanie Klein. Elle a été au départ l'une des principales amies qui l'ont soutenue dans le climat d'hostilité qui l'entourait ainsi que ses idées dans les années 1940. Mais Paula Heimann en est venue plus tard à rejeter une grande part de l'œuvre de Melanie Klein et à modifier son allégeance, ce qui a été une source de grande détresse pour Melanie Klein.

^{viii} C'était et cela reste un programme subventionné proposé par la clinique psychanalytique de Londres sous l'égide de l'Institut de psychanalyse.

^{ix} Les controverses, voir note iv.

^x Herbert Rosenfeld (1910-1986) a été analysé par Melanie Klein. Il a apporté des contributions déterminantes (comme Hanna Segal et Wilfred Bion à la même époque) à la compréhension psychanalytique et à la technique clinique avec les patients psychotiques et gravement malades.

^{xi} Edward Glover (1888-1972) a été un membre influent de la Société britannique de psychanalyse dans les années trente et quarante jusqu'à sa démission en 1944. Initialement fervent supporter de Melanie Klein et de ses idées, il prit en analyse sa fille Melitta Schmeideberg en 1933. Il fit ensuite alliance avec sa patiente dans de féroces attaques publiques contre Melanie Klein. Cela a largement contribué au climat hargneux des controverses (voir note iv).

^{xii} *Mrs Klein*, une pièce de Nicholas Wright, jouée pour la première fois à Londres en 1989 fut traduite en français sous le nom de *Madame Klein* et jouée au Théâtre de la Commune à Aubervilliers en 1993.

^{xiii} Wilfred Bion (1897-1979) fut analysé par Melanie Klein. Il est devenu l'un des psychanalystes les plus novateurs et influents du vingtième siècle. Il a établi une théorie du fonctionnement groupal comme des éléments fondamentaux du fonctionnement psychique individuel. Hanna Segal fait ici référence à la théorie de Bion de l'identification projective comme communication et de la contenance maternelle. Voir aussi la note 6.

^{xiv} Voir note iv.

^{xv} Dinora Pines (1918-2002) était membre de la Société britannique de psychanalyse. Elle travaillait dans la tradition freudienne contemporaine, qui plongeait à son tour ses racines dans la tradition anna freudienne. Elle est réputée pour son travail psychanalytique sur la grossesse.

^{xvi} Jacques Lacan (1901-1981) est un psychanalyste français qui a développé sa propre version de la psychanalyse freudienne en se fondant sur les notions linguistiques structuralistes et post-structuralistes. Il a procédé à des changements radicaux du cadre psychanalytique (par exemple en autorisant l'analyste à faire varier la durée des séances à sa guise). Ses idées ont été particulièrement influentes dans le domaine de la psychanalyse universitaire, hors de la clinique.

^{xvii} Daniel Lagache (1903-1972), fondateur et premier président de l'Association psychanalytique de France à partir de 1964, a été un important psychanalyste français. C'était un enseignant éminent et un écrivain prolifique intéressé par la synthèse entre psychanalyse et psychologie sociale.



^{xviii} Riccardo Steiner, psychanalyste et historien du mouvement psychanalytique, est archiviste honoraire de la Société britannique de psychanalyse depuis 1994. Les ouvrages auxquelles il est fait ici référence sont : *Tradition, Change, Creativity : Repercussions of the New Diaspora on Aspects of British Psychoanalysis*, Londres: Karnac 2000 et *It is a New Kind of Diaspora: Explorations in the Sociopolitical and Cultural Context of Psychoanalysis*, Londres: Karnac 2000. Steiner est aussi co-auteur avec Pearl King des *Controverses Anna Freud-Melanie Klein*, voir note iv.

^{xix} Sandor Ferenczi (1873-1933) a été le premier analyste de Melanie Klein à Budapest. Un des proches collaborateurs de Freud au début, il s'est ensuite éloigné de l'orthodoxie dans une expérimentation radicale autour du cadre analytique.

^{xx} Karl Abraham (1877-1925) a été le second analyste de Melanie Klein à Berlin. Il a eu une influence théorique considérable à travers ses découvertes sur le développement primitif et le fantasme. Fervent supporter du travail de Melanie Klein à ses débuts, il mourut très jeune, aussi son analyse s'interrompit-elle au bout d'à peine un an.

^{xxi} Voir note x. Le lien C de Bion a trait au fait que la connaissance, le savoir et le fait d'être connu se fondent sur l'émotion. Il est aussi vital pour l'intégrité psychique que le fait d'aimer et d'être aimé (lien A). Voir *Learning from Experience* (1962), Londres : Heinemann ; trad. fr. *Aux sources de l'expérience*, PUF, 1979.

^{xxii} Michael Balint (1896-1971) était un contemporain de Melanie Klein. Il est maintenant considéré comme un membre éminent de l'Ecole britannique des relations d'objet. Voir aussi note i.

^{xxiii} Esther Bick (1902-1983) est surtout connue pour son travail de psychothérapie infantile à la Tavistock (voir note 30), son introduction de l'observation de bébé dans la formation psychanalytique et ses idées sur les fonctions protomentales de la peau.

^{xxiv} Donald Meltzer (1922-2004) a été comme Hanna Segal en analyse avec Melanie Klein. Il a quitté la Société britannique de psychanalyse, mais continué à pratiquer la psychanalyse à Oxford. Son travail était inhabituel par l'utilisation qu'il faisait de l'interprétation directe du fantasme primitif.

^{xxv} Melitta Schmideberg (1904-1983), était la seule fille de Melanie Klein. Elle et sa mère ont été publiquement et tragiquement en désaccord, sur le plan personnel comme sur le plan professionnel à l'époque agitée des controverses et après. Voir les notes iv et xi.

^{xxvi} Susan Isaacs (1885-1948) a été l'une des supporters les plus farouches et créatives de Melanie Klein pendant les controverses (voir note 2) et après. Elle est connue pour son article *The Nature and Function of Phantasy* (1948) *International Journal of Psychoanalysis*, 29, 73-99 *Nature et fonction du fantasme*, in *Psychanalyse : revue de la société française de psychanalyse*, vol 5 (1959). Elle a fait usage des idées kleinienne dans son travail dans l'éducation.

^{xxvii} Joan Riviere (1883-1962) travaillait dans la tradition kleinienne. Elle a apporté des contributions importantes qui sont rassemblées dans l'ouvrage : *The Inner World of Joan Riviere* (1991), Londres: Karnac.

^{xxviii} Elliott Jaques (1917-2003) est particulièrement réputé pour son travail sur la dynamique des groupes et des institutions et pour son article « *Death and the Mid-Life Crisis* » (1965)



International Journal of Psychoanalysis, 46: 502-14 ; trad. fr. Mort et crise du milieu de la vie, in *Psychanalyse du génie créateur*, Dunod, 1974 (p. 238-260). Après sa retraite comme analyste, il s'est occupé de sociologie.

^{xxxix} Betty Joseph a été supervisée par Melanie Klein et est devenue, comme Hanna Segal, une de ses proches collègues. Elle a apporté d'importantes contributions à la théorie de la clinique psychanalytique. Voir *Psychic Equilibrium and Psychic Change: Selected Papers of Betty Joseph* (1989), Londres: Routledge.

^{xxx} Notes on Some Schizoid Mechanisms (1946), in *The Writings of Melanie Klein*, volume 3, Londres : Hogarth Press (1975) ; trad. fr. Notes sur quelques mécanismes schizoïdes, in *Développements de la psychanalyse*, M. Klein, P. Heimann, S. Isaacs, J. Riviere, PUF 1966.

^{xxxi} Notes on Symbol Formation (1957), *International Journal of Psychoanalysis*, 38 : 391-7 ; trad. fr. Notes sur la formation du symbole, in *Revue Française de Psychanalyse*, volume 34, n°4, 1970.

^{xxxii} Envy and Gratitude (1957) In *The Writings of Melanie Klein*, volume 3, 176-235, London: Hogarth Press (1975) ; trad.fr. *Envie et gratitude*, Gallimard, 1968.

^{xxxiii} Hans Thorner a émigré de Berlin vers la Société britannique de psychanalyse lorsque Hitler est arrivé au pouvoir. Il a d'abord travaillé comme médecin généraliste. Il a été analysé par Melanie Klein, puis par Bion et il est devenu un membre éminent du groupe kleinien.

^{xxxiv} La clinique Tavistock de Londres a été fondée comme un centre de psychothérapie en 1920. Elle est devenue particulièrement influente en tant que centre de formation à la psychothérapie analytique des enfants comme des adultes pour le Service de Santé britannique. Elle a aussi joué un rôle important dans le traitement des névroses de guerre et dans le développement de la théorie des relations de groupe.

^{xxxv} Franco Fornari (1921-1985) est un psychanalyste italien qui a publié entre autres choses, un important travail sur les idées kleinienne appliquées à la psychologie de la guerre. Publié en Italie en 1966, ce texte est paru en Angleterre sous le titre *The Psychoanalysis of War* , Bloomington and London: Indiana University Press 1975 ; trad. fr. *La psychanalyse de la guerre : la réduction à l'inconscient du phénomène guerre et des responsabilités individuelles de guerre*, PUF, 1968.

^{xxxvi} Cela fait référence à l'ouvrage de Melanie Klein, Narrative of a Child Analysis (1961) publié dans le volume 4 de *The Writings of Melanie Klein*, Londres: Hogarth Press 1975 ; trad. fr. *La psychanalyse d'un enfant*, Tchou, 1973. Il s'agit du récit jour après jour de l'analyse pendant quatre mois d'un enfant de 10 ans qu'elle a appelé Richard. Cette analyse a été menée à Pitlochry où Melanie Klein avait été évacuée quelque temps pendant le bombardement de Londres.

^{xxxvii} Dick est le nom donné par Melanie Klein à un enfant autiste qu'elle a analysé et sur lequel elle a écrit dans *The Psychoanalysis of Children* (1932) in *The Writings of Melanie Klein*, volume 2. Londres:Hogarth Press 1975 ; trad. fr. *La psychanalyse des enfants*, PUF, 1969.

^{xxxviii} Ernest Jones (1879-1958) était gallois. C'est un personnage clé des débuts de la psychanalyse britannique. C'était un ami proche, le correspondant et le biographe officiel de Sigmund Freud. Jones a fondé la Société britannique de psychanalyse dont il a été le



président de 1919 à 1944. Il soutenait largement le travail de Melanie Klein. C'est lui qui l'invita à l'origine à Londres.

^{xxix} Egle Laufer est une éminente psychanalyste britannique qui œuvre dans la tradition freudienne contemporaine (voir note xii). Elle est particulièrement réputée pour son travail sur l'adolescence.

^{xi} On the Sense of Loneliness (1963), in *The Writings of Melanie Klein*, volume 3, London: Hogarth Press 1975 ; trad. fr. « Se sentir seul » in *Envie et gratitude*, Gallimard, 1968.